

les éditions du



remue-ménage

110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501  
Montréal, H2Y 1E6  
514 876-0097  
info@editions-remuemenage.qc.ca  
www.editions-remuemenage.qc.ca

Dossier de presse

## CHAIRS INCARCÉRÉES

Une exploration de la danse en prison

SYLVIE FRIGON ET CLAIRE JENNY

Les Éditions du remue-ménage et le Théâtre National de Chaillot ont le plaisir d'annoncer le lancement du livre *Chairs incarcérées : une exploration de la danse en prison*, le **mercredi 28 octobre prochain à 14 h 30, au studio du Théâtre National Chaillot** (1, place du Trocadéro). À cette occasion, Dominique Hervieu, Directrice du Théâtre National de Chaillot, présentera les projets culturels que le théâtre met en œuvre à destination des personnes sous main de justice.

Ce livre est né de la rencontre de deux univers, deux parcours : la criminologue Sylvie Frigon s'intéresse depuis plusieurs années à la condition des femmes en prison, et s'est tournée plus récemment sur les possibilités d'expression qui leur sont offertes, notamment par la danse. Avec la compagnie Point Virgule, la chorégraphe française Claire Jenny a mené des projets de création chorégraphique auprès de divers publics ; depuis 15 ans, elle crée des spectacles qui mêlent des détenues et des danseurs professionnels. Dans *Chairs incarcérées*, Frigon et Jenny explorent les apports de la danse contemporaine en prison et de la prison sur la danse, et plus particulièrement l'expérience de Point Virgule, en s'appuyant sur les témoignages qu'elles ont recueillis auprès de membres de la compagnie et de détenues qui ont participé à ces créations dansées, à la prison de Fresnes, en France et à celles de Tanguay et de Joliette, au Québec.



EN LIBRAIRIE LE 16 NOVEMBRE 2009

ISBN 978-2-89091-284-7

25€ • 20 X 20 cm • 192 p.

Abondamment illustré par des photographies de Patrick Berger

Distribution-Diffusion La librairie du Québec à Paris/DNM • 01 43 54 49 02 • [www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)

info : Élise Bergeron • (+1) 514 876-0097



**Sylvie Frigon** possède un doctorat de l'Institut de Criminologie de l'Université de Cambridge en Angleterre. Elle est professeure titulaire et directrice du département de criminologie de l'Université d'Ottawa. Elle a publié, notamment, *L'homicide conjugal au féminin : d'hier à aujourd'hui* (Remue-ménage, 2003) ; a dirigé avec Michèle Kérisit *Du corps des femmes : Contrôles, surveillances et résistances* (PUO, 2000). Elle a publié le roman *Écorchées*, sur la question des femmes en prison, qui a été adapté au théâtre. Elle a complété récemment trois projets de recherche portant sur la réinsertion sociale et professionnelle avec Chris Bruckert (CRSH) ; sur l'emploi et l'employabilité des femmes judiciairisées (avec Véronique Strimelle) et sur les femmes judiciairisées et la santé mentale (avec Nathalie Duhamel). Elle collabore avec Claire Jenny sur un nouveau projet de création chorégraphique intitulé *Vies de genre*, pour lequel elle écrira des textes sur le corps des femmes.

Chorégraphe et danseuse de la compagnie française Point Virgule depuis 20 ans, **Claire Jenny** met en œuvre différents projets de créations professionnelles, où elle suscite l'élan dynamique qu'implique la rencontre de l'autre et des arts. Elle mène de nombreux accompagnements chorégraphiques en milieu scolaire et en milieu carcéral en prolongement de son activité de création. Ainsi, elle imagine des projets qui permettent aux structures culturelles concernées de s'investir à leur mesure, suivant leurs choix de politiques artistiques et culturelles. Dans ce cadre, Claire Jenny, artiste associée du Pôle de Ressources pour l'Éducation Artistique et Culturelle « Danse au Cœur – Chartres », propose des temps d'échanges et de formation en direction d'enseignants de l'Éducation Nationale. Outre ses activités de chorégraphe au sein de la compagnie Point Virgule, Claire Jenny crée pour les élèves du RIDC (Rencontres Internationales de Danse Contemporaine – école de formation au Diplôme d'État en danse).

*« Je me souviens que c'était très difficile, qu'elles étaient très mal dans leur corps. Marcher avec un regard à l'horizontale, c'était impossible. Elles regardaient par terre ou elles se cassaient la figure. Aucun équilibre. Se toucher, très difficile aussi. Se laisser toucher. Danser pieds nus. Oui, c'était très étrange. »* – Juliette, danseuse, membre de la compagnie Point Virgule

*« Quand je rentre dans le gymnase et que je vois les danseurs, moi aussi je change. On dirait qu'on a comme une sorte de coquille, pas une carapace mais une coquille très fine qu'on porte quand on est dans la société, puis quand j'arrive dans la danse, tout ça tombe. Moi à la danse et moi en dehors de la danse, c'est pas tout à fait pareil : je me laisse beaucoup aller. »* – Vanessa, détenue, Joliette





### La danse en prison, une échappée belle hors des cellules

La danse en prison est une forme de l'impensable. Les deux termes sont dans une opposition radicale, sans appel. Autant le détenu est contraint à son corps et enfermé dans une cellule qui le prive de mouvements, autant le danseur semble par instant quitter son corps, s'affranchir de toute pesanteur en nouant des figures qui échappent à la vie ordinaire, autant il est mobile, ouvrant la scène ou le lieu de sa partition. La prison est écrasement là où la danse est délivrance. Mais du rapprochement des opposés naît justement un inconcevable qui n'en existe pas moins et déborde les cadres du prévisible. La danse en prison est une *coincidencia oppositorum*, une coïncidence des opposés d'où émergent une puissance d'appel, une efficacité symbolique susceptible de donner chair à un renouvellement de soi pour les détenus. Si l'image du passage initiatique tend à devenir aujourd'hui un cliché, ici, pourtant, elle n'en est pas un. En s'ouvrant à la danse, le détenu va au-devant de la métamorphose. Lieu initial d'enfermement, du deuil de soi, son corps devient un lieu de révélation, de restauration du sens.

La danse est renaissance du désir, de la sensorialité, de la sensualité, de la relation à l'autre, une manière d'échapper à l'engourdissement, à l'anesthésie, comme l'écrivent Sylvie Frigon et Claire Jenny. Les ateliers immergent les détenus dans le sentiment de la beauté, d'une création qui restaurerait l'estime de soi. Ces corps abîmés par l'enfermement, par les troubles du sommeil, de l'alimentation, les maux de tête, sont comme soumis à une purification. Le temps n'est plus cet horizon barré par le sentiment d'impuissance, mais une ouverture au monde. Avec sensibilité, les auteures nous entraînent sur les pas de la compagnie de danse contemporaine Point Virgule dirigée par Claire Jenny, dans son travail auprès des centres de détention pour hommes de Bois d'Arcy et de femmes à Fresnes ainsi qu'à la Maison Tanguay et au pénitencier de Joliette au Québec. À travers différentes approches, il s'agit de danser justement par l'écriture autour de ces hommes et ces femmes qui redécouvrent un monde en percevant leur corps sous un autre jour. Les relations entre détenus sont modifiées de même que celles qu'ils nouent avec leurs gardiens. Une telle expérience a déjà une histoire, non seulement celle de Point Virgule, mais d'autres entreprises ont également été menées par des compagnies de danse ou des danseurs en différents points du monde.

La danse est célébration du monde, consécration du fait tranquille d'exister et forme d'offrande au monde et aux autres, contre-don au fait de vivre. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle est inutile et ne rapporte rien. Elle incarne justement le prix des choses sans prix. Renaissance d'un esprit d'enfance, libre dans l'espace et indifférente au jugement des autres, elle nous rappelle à notre condition d'*homo ludens* plutôt que d'*homo faber*. Des hommes et des femmes du don et du jeu, comme le rappelaient Mauss plutôt que des hommes du profit, du rendement, de l'efficacité, de l'urgence. La danse défait toute identité en brisant les critères de la reconnaissance de soi et des autres. Elle est existence pure, vie d'avant le sens, mais aussi profusion des significations. Exploration des possibles, accords et désaccords de gestes, déplacements, mouvements, la danse est l'invention d'un monde inédit, ouverture à l'imaginaire, une échappée belle hors des contraintes de signification immédiate. Elle dessine des chemins de sens hors de toute routine de pensée. Et en même temps, elle force à la réflexion. Dans la danse, le sens n'est pas dans la transparence narrative des mouvements du corps, il se donne toujours comme un horizon, il ne cesse de se dérober à toute tentative de le saisir. Réinvention des bras, des mains, des jambes, du tronc, du rythme des gestes ou des mouvements, des déplacements, mais aussi de l'espace et du temps, de la distance à l'autre, des liens entre les individus, dans la turbulence d'un affranchissement de tout ancrage symbolique immédiat. La danse est un langage en soi qui opère un discours sur le monde en le transformant. Cette polysémie justement est la chance du détenu qui, à travers la chorégraphie, plonge dans un univers intérieur confus et meurtri et y met de l'ordre à son insu. Il ne saurait en formuler de manière précise les changements qui s'opèrent en lui, mais il en éprouve l'apaisement, une disponibilité et une souplesse mentale qui lui permettent de résoudre bien des tensions.



La danse contemporaine est d'abord une manière pour le danseur de se laisser travailler par la danse. Contrairement au théâtre, elle manifeste une symbolique éloignée en principe des codes culturels qui fondent les échanges de sens entre les individus dans la vie courante. Le corps du comédien est toujours plus ou moins astreint à l'intelligible, le corps du danseur est affranchi des impératifs de la communication, libéré des contraintes de l'identité, même de celles du genre. Il n'est plus assujéti à un statut social, à une filiation, il se construit lui-même dans l'éphémère du geste à travers un jeu de signes. La danse prend le relais de la parole là où celle-ci reste sans voix, mais loin de désarmer ce silence, elle l'étend. Dispositif anthropologique éminemment propice pour des hommes ou des femmes empêtrés dans leur histoire et qui peinent à trouver les mots pour la dire. Le monde naît alors à des significations autres, son évidence première se dissout. Le corps apparaît plus que le corps, le monde plus que le monde. La déliaison du symbolisme social restitue le corps aux remous, aux ambivalences, au pulsionnel que les codes sociaux visent justement à conjurer. Quels corps viennent au monde lorsque le texte social est gommé et que le danseur pousse son exploration en surmontant ses craintes ? Lorsque le détenu plonge à corps perdu, mais sous l'égide de la chorégraphe, dans la trame de ses échecs et de ses blessures d'enfance, un travail de remise au monde, de purification intérieure s'opère. L'engagement dans la danse vient dénouer des fractures de vie, induire à la patience et à des moyens de les résoudre. Il reconstruit un goût de vivre qui tendait à diminuer au fil de l'incarcération. Chaque création nous offre une version de ce territoire de l'ombre qui commence sous la peau et se mêle à l'espace et aux autres corps sans laisser d'autres traces que celles de l'instant. La danse est événement pur. Elle est sa propre raison d'être, elle n'a aucun compte à rendre au réel. Elle n'a que faire de la représentation, elle brise le miroir où chacun croyait se reconnaître. Elle n'emprisonne pas dans une identité, elle les multiplie.

La danse contemporaine est induction d'un sujet en suspens, créant l'espace et le temps où elle se produit, elle est invention de formes et de contenus, matrice éternellement renouvelée du sens plutôt que répétition du même. Elle invente de nouveaux langages ou de nouvelles manières d'être, elle est une exploration sans fin du continent corporel. Bien entendu, du sens transparaît dans les citations gestuelles, des mouvements, des attitudes, des mimiques, des scènes plus évocatrices peuvent apparaître au décours d'une œuvre, mais jamais la danse ne possède la clarté d'un récit, et telle est sa force.

On se souvient de la belle nouvelle de Marguerite Yourcenar. Un vieux maître de peinture et son disciple sont arrêtés par les gardes de l'empereur qui désire tuer le vieil homme pour avoir peint le monde trop beau et lui avoir donné une image illusoire de l'existence, lui qui a été élevé parmi ses tableaux sans rien voir d'autre pendant longtemps. À l'annonce du verdict, le disciple se précipite pour tuer l'empereur, mais les gardes se saisissent de lui et on lui tranche la tête. L'empereur demande alors au peintre de terminer un tableau laissé jadis inachevé. Une fois cette tâche achevée, il mourra. Dans sa cellule, le vieil homme affine un paysage de rochers ouvrant sur la mer. Mille fois il revient sur des détails. Il dessine une barque avec un rameur. Au fil du temps l'heure de sa mort approche. Le peintre s'attache désormais au bateau. À la veille de mourir, le rameur prend les traits de son disciple Ling. L'homme descend sur le sable et prend la main du vieux maître, et l'un et l'autre montent dans la barque qui s'éloigne dans le bleu de la mer. La cellule est vide. Mais telle est aussi la grâce de la danse de fournir aux détenus les moyens d'une évasion toujours réussie. Elle est toujours une échappée belle, une manière de rompre le temps circulaire de l'incarcération et de prendre la barque du vieux maître pour échapper à l'impuissance.

